

## FIN DE PISTE

Il était inquiet.

Selon sa dernière estimation, quelques minutes auparavant, il restait encore une heure avant que la nuit tombe. La prairie s'étendait devant lui sans qu'il puisse en voir la fin. Pas le moindre relief, pas la moindre aspérité. Juste de la haute herbe à bisons qu'agitait un vent qui commençait à forcir. Et en avant de la ligne d'horizon, comme poussés par une main invisible, de gros nuages boursoufflés, d'une vilaine couleur noirâtre. Un foutu orage d'été se préparait, qui l'atteindrait dans une dizaine de minutes tout au plus.

Bien qu'assourdi, un premier coup de tonnerre confirma ses craintes, suivi d'un second, qui lui parut infiniment proche. De courtes et rageuses rafales d'air encore brûlant vinrent le frapper au visage, pendant que le paysage se diluait dans une pénombre croissante. Il savait la soudaineté et la violence avec laquelle les premières énormes gouttes allaient frapper la prairie, hacher son dos, installer devant ses yeux un rideau opaque.

Il aurait fallu qu'il s'arrête, mais il n'y avait pas le moindre abri. Il enragea de ne pas avoir profité, une dizaine de miles auparavant, du refuge que constituait une cabane en rondins délabrée, dont le toit en partie crevé aurait malgré tout pu lui offrir une protection relative. Il s'était demandé qui avait eu l'idée bizarre de construire cette baraque au milieu de nulle part, mais avait renoncé à l'utiliser. L'orage ne menaçait pas encore et, surtout, il n'était pas question de gaspiller le temps qui le séparait de la tombée de la nuit.

Ce qu'il craignait maintenant, c'était le tonnerre et la foudre qui risquaient d'affoler son cheval. Il décida de déchausser et rabattit sur le garrot de l'animal ses étriers, qu'il ramena ensuite sous le tapis de selle. Sans descendre de sa monture, il enleva ses éperons.

C'est à ce moment qu'il eut la lucidité d'admettre qu'il fallait impérativement qu'il tienne à distance sa rage et sa haine, sous peine de commettre des erreurs qui pourraient lui coûter cher. Il s'était persuadé, une fois de plus, qu'il risquait de les perdre, alors qu'au fond de lui il savait bien qu'il n'y

avait aucun risque à ce sujet. Jeb Taylor pouvait parfois paraître désinvolte, mais il avait eu toute la guerre pour se rendre compte que c'était un excellent soldat, d'une témérité confinant parfois à l'inconscience, et surtout doté de grandes capacités d'improvisation et de ruse.

Au départ, cela avait été presque trop facile, tant la piste était balisée d'indices évidents: ils avaient quitté le ranch par le chemin qui, à partir du corral, filait plein ouest, pour bifurquer légèrement, après quelques miles, vers le nord. En témoignaient les empreintes laissées par leurs chevaux sur son sol sablonneux : plus profonde à gauche pour le grand bai de Jeb, ce qui laissait à penser qu'il avait mal réparti la charge des bagages, tandis qu'un clou manquait au fer du sabot de l'antérieur droit de la jument pie. En outre, il avait retrouvé les restes d'un feu. Il en avait conclu, compte tenu des deux jours d'avance qu'ils avaient sur lui, qu'ils avaient fait de longues étapes et s'étaient arrêtés le moins souvent possible.

Les conditions de leur fuite et la précipitation lui avaient d'abord paru pouvoir expliquer en partie ces négligences. Et puis, le second soir, quand la colère et l'angoisse lui avaient laissé un peu de répit, lui était revenu très clairement à l'esprit que Jeb, même dans les instants de tension et de danger extrêmes qu'ils avaient connus, ne laissait rien au hasard. Il avait alors eu la certitude que les étourderies de l'ancien sergent n'étaient qu'apparentes, qu'elles faisaient partie d'un plan mûrement réfléchi, qui consistait à l'attirer, lui, à l'endroit qu'il aurait choisi pour lui tendre une embuscade et l'abattre par surprise. Sa haine s'en était trouvée renforcée.

Il eut encore le temps de penser que la pluie allait effacer les traces, ce qui compliquerait la poursuite, avant que l'orage ne se déchaîne. Il décida alors de marcher à côté de sa monture, après lui avoir voilé les yeux avec un épais morceau de tissu. Les premières gouttes, énormes, vinrent se fracasser contre son Stetson et son ciré. Il fut rapidement trempé, l'eau traversant impitoyablement son pantalon et se frayant un chemin entre son cou et son col relevé pour s'écouler en larges rigoles dans son dos.

Les éclairs ne zébraient qu'une immensité sombre et vide. Au début, il tenta de maintenir son cheval sur une trajectoire aussi rectiligne que possible, mais dut rapidement y renoncer. Sa main agrippait le montant avec l'énergie du désespoir et son corps tout entier était engagé dans une lutte harassante pour

tenter de contenir la panique de l'animal apeuré, qui tressaillait à chaque coup de tonnerre, faisait de brusques écarts, alors que sa tête s'agitait en tous sens de mouvements violemment désordonnés.

Rapidement, son bras commença à s'ankyloser. Son angoisse était que le cheval parvienne à prendre le dessus et se mette au galop. A moins de risquer d'être emporté dans sa chevauchée folle, il serait contraint de le lâcher et Dieu seul savait comment il ferait alors pour le récupérer.

L'orage dura environ une heure et cessa tout aussi soudainement qu'il avait débuté. Il laissa place à un crépuscule livide, encore maculé de traînées plus sombres à l'ouest, troué par un pâle quartier de lune. Le vent était tombé, auquel succédaient maintenant de légères bouffées d'air rafraîchi. Le corps du cheval était parcouru de longs tremblements et les moindres parcelles de son propre corps lui faisaient mal. Des frissons le traversaient et un seul désir, obsédant, s'était emparé de lui : se coucher là, dans l'herbe mouillée, et dormir.

Il savait qu'il ne le pouvait pas, malgré son corps douloureux et son esprit vide de pensées cohérentes. Mais, il savait aussi qu'il devrait s'arrêter, à un moment ou à un autre, pour lui et pour son cheval. bercé par les pas de l'animal, trébuchant parfois sur l'herbe mouillée, il ne perçut pas immédiatement que le paysage avait changé, qu'une masse sombre et verticale bordait la prairie sur sa droite, à une cinquantaine de pieds. Il guida alors l'animal vers ce qui s'avéra être une falaise, dont le haut s'estompait dans la faible clarté lunaire. A sa base, il aperçut rapidement une anfractuosité, longue d'une quinzaine de pieds environ. Il ne parvint pas à distinguer précisément le fond de la cavité dont la hauteur allait en s'amenuisant, mais elle était plus que suffisante pour qu'il puisse y dormir.

Il dessella son cheval et enleva ses vêtements trempés, qu'il étala sur la croupe et le dos de l'animal. Il ne conserva que son sous-vêtement, étendit sa couverture qui, bien protégée, n'avait pas souffert de la pluie, et disposa, à sa tête, la selle. Faute de bois, il ne put faire un feu pour se réchauffer mais aussi satisfaire le besoin de café qui le tenaillait de plus en plus. Il dut se contenter de mâcher un morceau de bœuf séché, puis il s'entoura tant bien que mal de sa couverture, dans laquelle il continua à grelotter un long moment avant de parvenir enfin à s'endormir.

Ce fut la fraîcheur du matin qui le réveilla. Le soleil venait de se lever et quelques nuages d'altitude subsistaient encore dans un ciel qui ne tarderait pas à devenir uniformément bleu. Il crut se souvenir qu'au cours de la nuit le hurlement des coyotes l'avait tiré de son sommeil et installé durant un certain temps dans un état de conscience cotonneuse, mais il se demandait à présent s'il n'avait pas rêvé.

Tous ses muscles lui faisaient mal. Il soupira. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre et le relatif confort de la vie de rancher avait transformé l'officier dur à la fatigue et à l'éprouvante tension des combats en un homme installé de trente-huit ans, soumis aux caprices d'articulations de plus en plus rétives.

Il se leva en grimaçant et enfila ses vêtements encore humides. Il se sentait sale, poisseux et sa barbe de trois jours le piquait désagréablement. Installer la selle sur la croupe de son cheval exigea un effort qui lui sembla démesuré. Il dut se reprendre à plusieurs fois pour grimper sur l'animal et, tout en mâchonnant un bout de galette de maïs et un reste de viande séchée, il entreprit de sortir de la passe, dont il découvrait à présent seulement, à une centaine de pieds, le versant gauche.

Le problème qu'il devait impérativement résoudre était celui du choix d'une stratégie pour ne pas se laisser surprendre par Jeb. Mais il y avait tant d'inconnues, tant d'incertitudes sur la configuration du trajet qu'il lui restait à couvrir et son esprit était encore si embrouillé qu'il comprit rapidement qu'il en serait incapable. Dès lors, une seule option s'offrait à lui : chevaucher lentement, car le temps n'avait plus vraiment d'importance, et rester en permanence aux aguets, ce qui impliquait une concentration constante, que son état mental rendrait, il en était conscient, particulièrement difficile.

L'air se réchauffait et il commença à se sentir mieux. Devant lui, le paysage venait à nouveau de changer, pour laisser place à un relief vallonné, couvert d'herbe rase parsemée de rochers épars et d'arbustes au maigre feuillage. Au loin, il aperçut la tache sombre d'une forêt.

Il n'y avait, a priori, pas de danger immédiat, même s'il ne pouvait complètement écarter l'idée que, du versant invisible de chacune de ces buttes, Jeb pouvait surgir à tout moment et l'abattre. C'était là une humiliation supplémentaire qu'il lui infligeait : l'obliger à demeurer constamment sur la

défensive, impuissant, à sa merci. Une nouvelle bouffée de rage l'envahit et il sut que, quelle que soit la suite des événements, il tuerait Jeb.

Il prit pour point de repère la forêt qui, au fur et à mesure de son avancée, disparut et réapparut au gré des collines, dont il s'efforçait de longer au plus près le pied. Rassuré sur sa route, il ne put empêcher les pensées qui étaient les siennes depuis la découverte du forfait de Jeb, de revenir se bousculer dans son esprit et alimenter une haine que ses fantasmes de vengeance ne parvenaient pas à atténuer.

Cette haine était d'autant plus forte qu'il s'agissait de Jeb. Jeb à qui le liait cette relation si particulière que seule peut faire naître la fraternité des armes, la proximité dans les épreuves et les souffrances de quatre années de guerre, Jeb qu'il avait sauvé d'une mort certaine en portant jusqu'à épuisement le corps ensanglanté durant presque six milles, Jeb à qui il avait offert, la guerre terminée, un travail et un toit.

Au bout de dix ans d'un compagnonnage sans nuage, pourquoi aurait-il eu le moindre soupçon ? Alors, il n'avait rien vu, rien deviné, rien perçu des regards de convoitise de l'ancien sergent. Quand celui-ci avait-il commencé à épier Mary ? Où se dissimulait-il à cette fin ? La jeune femme avait-elle conscience de ces yeux qui la fixaient avec insistance ? Peut-être, mais alors elle n'avait rien osé dire, de peur de déclencher un drame. D'ailleurs, l'aurait-il cru si elle s'était plainte à lui du comportement de son régisseur ?

En tout cas, celui-ci avait bien choisi son moment pour agir, profitant qu'il était parti pour trois jours afin de rendre visite à un de ses anciens supérieurs, le colonel Nathan Clark. Quand il était revenu au ranch, Lawrence avait seulement pu lui dire que Jeb était parti à cheval avec m'ame Mary. Mais comment étaient-ils ? Le cuisinier, qui n'avait pas paru comprendre une question que lui-même ne voulait pas préciser davantage, ne savait rien de plus. Il avait seulement vu par la fenêtre les deux chevaux de m'ame Mary et de missié Jeb passer devant lui au grand galop.

Ce n'était pourtant que trop clair. Jeb avait profité de la présence de Mary dans l'écurie, où elle sellait chaque jour son cheval pour aller faire une promenade. Il avait essayé de l'embrasser de force, mais la jeune femme, bien que frêle, n'en était pas moins d'un tempérament nerveux et, le moment de surprise passé, s'était débattue avec la plus grande énergie. Jeb l'avait alors

violemment frappée sur le visage, mais, malgré sa pommette tuméfiée, malgré sa douleur, elle avait continué à se rebeller. Le combat était cependant trop inégal.

Il vivait l'effroi, la répulsion, la souffrance de sa femme, la main droite de Jeb qui tirait avec violence sur le col de sa robe, la déchirant de haut en bas, ses gros doigts pétrissant les seins menus, son sexe forçant brutalement celui de Mary, sa résistance désespérée vaincue par de nouveaux coups

Une autre image s'imposa alors à son esprit. C'était les derniers mois de la guerre et son unité devait aller relever un autre régiment d'infanterie, lourdement affecté par d'incessants coups de main de rebelles sudistes. Sa compagnie campait au bord d'une petite rivière. Il avait dû se rendre à l'état-major du régiment pour y recevoir les dernières consignes et, avant de partir, avait demandé à Jeb de veiller à ce que les hommes soient équipés et prêts à partir dès son retour.

Un peu avant de parvenir au campement, il avait entendu les cris de joie et le bruit des éclabousses. Tous ses subordonnés, officiers et sous-officiers compris, étaient dans la rivière, riant à gorge déployée, s'aspergeant à qui mieux mieux ou sautant sur le dos d'un camarade pour le déséquilibrer et lui plonger la tête sous l'eau. Seul, Jeb ne participait pas à cette liesse. Mais il était nu lui aussi, figé au plus près de la rive et, du moins on pouvait le penser, déterminé à s'emparer de son fusil, qu'il avait conservé à portée de main, si les circonstances venaient à l'exiger. Les poils roux de son pubis, raidis par l'eau, dégageaient un sexe court mais très épais.

Il secoua violemment la tête, comme si le mouvement pouvait faire disparaître ces visions sordides et s'efforça de fixer ses pensées sur le second lieutenant Stuart Andrew, qui avait été l'ordonnateur de cet extravagant épisode. Rejeton d'une très riche famille du Vermont et fraîchement sorti de West Point, il promenait au milieu de la troupe sa double morgue de jeune homme bien né et d'officier distingué, fine moustache conquérante et ton affecté. Malgré les fermes objections de Jeb, il avait sentencieusement déclaré que « Susceptible de rejoindre à tout moment son créateur, il n'entendait pas comparaître devant lui couvert de crasse ! ». Il avait alors, sans plus de façon, quitté son uniforme et effectué un plongeon du plus beau style. Les soldats, malgré les hurlements de Jeb, avaient rejoint leur supérieur, bien plus d'ailleurs pour profiter de cet intermède aussi bienvenu qu'inespéré que pour se débarrasser d'une saleté

patiemment accumulée. Le lieutenant avait accepté avec hauteur sa mise aux arrêts et la perspective de passer en cour martiale, dès que les circonstances l'autoriseraient. Il n'avait toutefois pas eu à souffrir cet affront puisque, deux jours plus tard, un sabre sudiste lui avait presque décollé la tête.

Mais comment Jeb avait-il pu quitter le ranch avec une captive matée seulement en apparence ? Cet idiot de Lawrence n'avait rien remarqué, pas même si elle avait, par exemple, les mains liées. Mais tel que lui connaissait sa femme, il était convaincu que la seule menace de nouveaux sévices n'avait pas été de nature à acquiescer au ravisseur sa docilité. Il était certain que Mary ne se résignerait pas et profiterait, si elle ne l'avait pas déjà fait, de la moindre occasion pour tenter de s'échapper. Jeb le savait aussi, comme il savait qu'il devrait la surveiller nuit et jour, comme il ne pouvait ignorer que son attention se relâcherait fatalement à un moment ou à un autre, ne fut-ce qu'un infime instant, et qu'une femme déterminée comme Mary saisirait alors sa chance.

Tout à cet espoir ténu, il faillit ne pas remarquer, sur sa gauche, un petit tas de crottin. Il descendit de son cheval mais l'excrément était bien trop sec pour avoir été déposé récemment. Il allait regrimper sur sa monture quand son regard fut attiré par ce qui lui sembla être un semblant de lignes parallèles. Il s'agenouilla. C'était indéniablement, en partie recouvertes par l'herbe, les traces anciennes du passage d'un chariot. Il en retrouva un peu plus loin, toujours orientées vers l'orée de la forêt. Il atteignit celle-ci un quart d'heure plus tard.

Pour l'essentiel, elle était constituée de chênes et de hêtres, au pied desquels s'enchevêtraient de hautes broussailles. Il n'y avait pas de sentier à proprement parler, mais une succession d'ornières encore en partie remplies d'eau de l'orage de la nuit et, de part en part, à gauche et à droite, des arbres abattus depuis longtemps et laissés sur place, ainsi que des souches bien trop hautes, à l'évidence le fruit du labeur de bûcherons novices.

Les feuillages s'éclaircissant et laissant apercevoir un coin de ciel, il crut être arrivé au bout de la parcelle boisée. Mais, il déboucha dans ce qui était, en réalité, une vaste clairière. A sa gauche, un grand champ de maïs de médiocre apparence, qu'il était, à son avis, plus que temps de moissonner. A droite, sous des grands hêtres, une cabane en rondins, dont certains n'avaient pas même été écorcés, avec un toit s'affaissant en son milieu. Le travail de construction avait

été bâclé, sans soin. L'endroit puait l'improvisation et la misère, sans doute le rêve écroulé d'émigrants trop crédules.

Devant la masure, se tenait un enfant de quatre ou cinq ans, très beau, mais dont la tignasse, abondante et extraordinairement emmêlée, était presque grise de poussière accumulée. Son visage et son corps nu étaient marbrés de traînées de crasse et il tripotait ce qui semblait être une petite peau desséchée de serpent. L'arrivée inopinée d'un étranger, qui devait pourtant constituer un fait plus que rare, ne parut pas le troubler ou l'inquiéter. Il abandonna la contemplation de la dépouille et jeta sur le cavalier inconnu un regard vide, dépourvu de toute expression.

-Bonjour, mon garçon. Est-ce que ta maman est là ? Ou ton papa ?

Le gamin continua à le regarder fixement, mais, s'il avait compris la question, ne répondit rien.

Il allait la répéter quand une femme sortit de la cabane par l'entrée, dont la porte ne demandait qu'à tomber, faute de gond en cuir dans sa partie basse. La nouvelle venue était sans doute jeune, mais son visage creusé et sale, le relâchement de sa silhouette ne permettaient pas vraiment de lui donner un âge. Elle portait une robe élimée, dont le fond fleuri s'était dilué en une multitude d'éclaboussures de couleurs indistinctes, sans ceinture, qui lui descendait jusqu'aux mollets. Sur sa cuisse droite, une déchirure découvrait un large morceau de peau. Le vêtement, échancré presque jusqu'au nombril faute de boutons, laissait apercevoir un buste décharné, sur le sein gauche duquel un bébé paraissait s'être endormi.

Il ne put s'empêcher d'éprouver un vague dégoût face à cette triste illustration du mirage de la conquête de l'Ouest et il eut la tentation de passer son chemin. Mais la femme ne lui en laissa pas le temps. Sa voix était hargneuse, mais l'effet en était désamorcé, de manière un peu comique, par le chuintement dû à l'absence de deux incisives.

-Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon gosse ?

Il ne répondit pas directement et se méprisa de porter la main à son Stetson, comme s'il saluait une dame rencontrée dans une rue de sa ville :



-M'me. Je voulais savoir quelle est la ville la plus proche et combien de temps il faut pour y aller.

Le regard de la femme ne devint pas plus amical tandis qu'elle haussait les épaules. Mais, il eut le sentiment que ce mouvement exprimait la vérité car elle n'était sans doute jamais allée plus loin que sa clairière. Malgré sa réticence, il se convainquit qu'il fallait qu'il lui pose l'autre question :

-Est-ce que par hasard, vous auriez vu passer un couple, hier ou avant-hier ? Une dame grande et un monsieur avec des cheveux roux et une légère cicatrice au coin de la bouche ?

-Qu'est-ce que vous leur voulez ?

Voix sifflante toujours aussi peu amène. Décidément, si elle n'aimait pas répondre, la question la préoccupait. Malgré sa répugnance, il fallait qu'il lui donne une explication, s'il voulait avoir une infime chance d'obtenir le précieux renseignement

-Ce sont des amis. Ils sont partis quelques jours avant moi et nous devons nous retrouver... On peut facilement se perdre... Alors...

Elle le fixa avec le même regard dur et méfiant, parut hésiter. Le bébé se détacha de son sein et émit un petit gémissement. Elle le remonta sur sa poitrine.

-Nan !

Il ne savait pas pourquoi, mais il pensa que, maintenant, elle mentait. Pour la première fois, elle baissa les yeux et sembla s'abîmer dans la contemplation de ses pieds noirs de crasse. Il s'en voulut de s'abaisser à ce point :

-Vous êtes sûre, parce que...

Elle releva la tête d'un coup sec, le geste arrachant un nouveau gémissement au bébé.

-J'vous l'ai dit. Et maintenant, foutez l' camp.

Il entendit distinctement, derrière la maison, le bruit d'un fusil que l'on armait. Vraisemblablement, le courageux mari, qui avait envoyé sa femme en avant-garde et qui se préparait à apparaître pour confirmer à l'indésirable qu'il

valait mieux pour lui qu'il n'insiste pas. Il décida effectivement de ne pas insister, éperonna doucement son cheval et partit sans se retourner.

Pendant qu'il rentrait à nouveau sous le couvert des arbres, il prit conscience qu'il tremblait de colère et d'humiliation, mortifié jusqu'au plus profond de lui par cette retraite honteuse. Voilà où il en était : contraint de battre la prairie et exposé à l'insolence et à la vulgarité de va-nu-pieds qui prétendaient construire l'Amérique. Il ricana. Pour cela aussi, il faudrait que Jeb paye.

Il avait transformé Christopher Peck, un bon fils, un mari aimant, un officier admiré, un citoyen exemplaire, en un bloc de haine, dont le seul but était devenu la vengeance. D'un homme civilisé, il avait fabriqué un animal mû, comme lui, par ses seuls instincts. Et c'était plus impardonnable que tout.

Soudain, il se sentit effrayé par la violence de ses réactions. Ce n'était pas possible qu'un événement, si épouvantable qu'il puisse être, vous transforme aussi radicalement en trois jours. « Tu ne tueras pas », cela voulait dire « Tu ne penseras même pas à tuer, fut-ce pour te venger ». Mais, il dut admettre qu'une digue s'était rompue en lui, qu'il ne pouvait pas envisager le pardon et que, désormais, et quels que soient les sursauts de sa conscience, ce ne pourrait être que « Œil pour œil et dent pour dent ». Après tout, c'était également dans la Bible. Peu importe ce qui adviendrait ensuite.

Sa progression devint difficile. Il dut descendre de son cheval pour le guider entre les grands arbres et les broussailles touffues, l'encourager ou le retenir selon la configuration du terrain très raviné. Malgré son attention, des basses branches vinrent, à plusieurs reprises, lui heurter le visage, accroissant son exaspération. Bien que le soleil ne parvienne pas à percer la masse épaisse des frondaisons, il transpirait, la sueur, qu'il s'efforçait d'essuyer à coups de revers de manche rageurs, lui piquant les yeux.

Envahi par une sorte d'état second, il avait quelque peu perdu la notion du temps quand un coin de ciel bleu aperçu à travers les feuillages l'avertit qu'il allait bientôt sortir de la forêt. La transition fut brutale. Passer d'une relative et fraîche pénombre à l'aveuglante lumière du soleil le laissa, un instant, totalement ébloui, tandis qu'une masse d'air brûlant venait écraser ses épaules comme un lourd manteau.

Lorsqu'il parvint enfin à accommoder, le paysage en face de lui le laissa désespéré. A perte de vue, un chaos d'escarpements, d'éboulis, de faux plateaux, parsemé de rochers, de plaques d'herbe pelée et roussie, de buissons chétifs. Sur sa droite, une très longue falaise au pied de laquelle s'étalait la masse sombre d'une étroite bande de sapins Douglas. A gauche, loin vers le sud-est, les contours, légèrement estompés par la brume de chaleur, d'une chaîne montagneuse aux sommets enneigés.

Il se sentit soudain pris de panique. Où aller maintenant ? Sa seule certitude était que sa direction générale était toujours l'ouest. Mais ensuite ? Il avait perdu toute trace des fugitifs depuis longtemps ? Devait-il bifurquer ? Il n'en avait pas la moindre idée et, à ce moment, son expédition lui parut proprement insensée. Il avait entendu parler d'un ancien soldat qui, un peu après la fin de la guerre, avait entrepris de battre le pays pour retrouver les assassins de sa femme et de sa fille. Aux dernières nouvelles, il était en chemin depuis plus de trois ans. Au vu de son expérience présente, il commençait à douter sérieusement de la véracité de l'histoire. C'était tout simplement impossible quand on ne savait pas où chercher, qui plus est dans des régions inconnues. Et lui avait la chance, si l'on peut dire, de ne rien ignorer de celui qu'il pourchassait, ce qui n'était apparemment pas le cas du poursuivant obstiné.

Il sortit ses jumelles. Sur sa gauche, très loin en bas, il lui sembla apercevoir, au sortir d'une gorge, une sorte de large serpent blanchâtre qui pouvait être un chemin. Il le fixa longuement, jusqu'à ce qu'il se brouille dans les oculaires et, sans vraiment réfléchir à la pertinence de sa décision, il entreprit de le rejoindre. La forte pente rendit la descente difficile et, à plusieurs reprises, son cheval dérapa sur des passages pierreux. Il lui fallut plus d'une demi-heure pour atteindre ce qui était bien une large piste mi-caillouteuse, mi-sablonneuse. La chaleur était insupportable, sa bouche asséchée devenait douloureuse et il ne lui restait qu'un tout petit peu d'eau dans sa gourde. Malgré sa frustration, il s'humecta seulement les lèvres et fit de même pour son cheval.

Environ vingt minutes plus tard, la piste emprunta une forte montée. En soupirant, il descendit du cheval pour le soulager et ce fut une grimpe éprouvante, le sommet de la côte ne se rapprochant qu'avec une insupportable lenteur. A cet endroit, un épais bouquet d'arbres empiétait sur l'emprise de la route et il décida de s'y abriter durant un moment.

La surprise fut totale. La descente était infiniment plus douce, légèrement sinueuse, mais surtout, à son pied, étaient disposées une série de formes noires qui ne pouvaient être que des constructions. Il porta fébrilement les jumelles à ses yeux. Effectivement, du côté droit de la piste, étaient posées deux baraques qui paraissaient accolées, et, à l'arrière, accrochées à la pente, quatre autres cahutes, dispersées sans logique apparente. A gauche, un haut bâtiment ouvert à tous les vents, près duquel avait été installé un abreuvoir, dont une partie du contenu débordait continuellement pour s'écouler en larges rigoles sur la piste.

Il poussa un soupir de soulagement, oubliant son projet de pause. Il avait déjà le pied droit dans l'étrier lorsque Jeb revint s'inviter dans son esprit. Il ressortit de leur étui les jumelles et s'attarda avec attention sur la moindre parcelle des lieux. De son examen, il ne sut dire s'il s'agissait d'un village jamais achevé ou déjà abandonné. Les cabanes étaient faites de rondins grossièrement équarris, à l'évidence sans le moindre souci esthétique, l'une avait un toit affaissé, une autre était sans porte. Il ne vit pas le moindre cheval attaché à la barrière qui courait devant les deux cahutes au bord de la route. Le seul signe de vie était, à mi-pente, des vêtements féminins séchant sur un fil.

Il ne pouvait, de toute façon, reculer, la soif devenant d'autant plus insupportable que le moyen de l'étancher était tout près. Mais, auparavant, il fallait qu'il vérifie le bon état de fonctionnement de ses armes. Il eut conscience, comme il veillait toujours à les entretenir avec le plus grand soin, qu'il avait surtout besoin de se rassurer. Il sortit de son fourreau sa Winchester 1866 Yellow Boy, calibre 44, en caressa la crosse avec une sorte de tendresse et contrôla que le chargeur était bien rempli de ses quinze cartouches. Puis après avoir fait coulisser trois fois dans son holster le Colt 1860 Army qui l'avait accompagné durant toute la guerre et s'être assuré qu'il était complètement approvisionné, il en fit tourner à plusieurs reprises le barillet. Il n'était pas un fanatique des armes, mais il aimait le bruit du cylindre lorsqu'il le mettait en mouvement

Après avoir bu longuement au tuyau d'arrivée d'eau de l'abreuvoir et fait boire son cheval, il franchit la rue et attacha celui-ci à la barrière plantée devant ce qui paraissait être un saloon. Aucun panneau ne l'indiquait mais les deux battants pivotants à mi-hauteur de l'entrée ne laissaient aucun doute. Il dut éviter la deuxième marche brisée de l'escalier, qui en comptait trois, et pénétra dans le débit de boissons.

La pièce, de surface réduite, était très sombre, basse de plafond, avec des murs noircis. Sur le sol en terre battue étaient disposées trois tables, dont le pied avait été découpé dans des fûts, tout comme les tabourets, et le plateau dans la partie basse d'un tronc de belle circonférence. Ce mobilier ne devait offrir qu'un confort très relatif aux éventuels buveurs et joueurs de cartes, mais son poids était de nature à dissuader les consommateurs agressifs qui auraient voulu s'en servir comme arme de jet. A gauche, en guise de comptoir, une longue et épaisse planche simplement posée sur deux tonneaux et, derrière, des étagères peu garnies, sur lesquelles s'alignaient en un grand désordre quelques poussiéreuses boîtes de conserves de fruits, deux sacs dont le col retroussé laissait entrevoir du sel et du café, quelques paquets de tabac à chiquer et un gros morceau de viande séchée sur lequel grouillait une impressionnante colonie de mouches.

Un mélange de tabac froid, de sueur, de mauvais alcool et d'autres effluves plus difficilement identifiables constituait un cocktail d'une puanteur difficilement supportable. C'était l'odeur de la misère et de la désolation. Qui étaient ceux qui étaient venus échouer dans ce trou et pourquoi n'avaient-ils pas trouvé la force d'en partir ? Mais, malgré un haut-le-cœur, sa tentation de sortir ne fut que fugitive : il devait impérativement obtenir des informations.

Des pas traînants annoncèrent l'arrivée du maître de lieu, qui entra par une porte installée à côté des étagères. Il était morbide obèse, avec une énorme tête molle entourée d'une minuscule couronne de cheveux frisottants, des plaques mitées de duvet sur les joues, un mégot fiché au coin d'une bouche curieusement mince. Le dernier lavage de sa chemise sans col, particulièrement crasseuse, devait remonter à loin, tout comme celui de son tablier noir, constellé de taches et de trous. Il dégoulinait de partout et son odeur corporelle violemment aigre vint s'ajouter à la pestilence ambiante.

En réponse au bonjour de l'arrivant, il se contenta d'un grommellement et, sans poser la moindre question, se pencha vers l'un des tonneaux, duquel il extirpa un petit verre à la propreté plus que douteuse, qu'il remplit du liquide contenu dans une bouteille à l'étiquette illisible.

Malgré son dégoût, Chris savait qu'il ne pouvait se dérober. Le type le regardait d'un air impassible, mais il ne se trompa pas sur la lueur d'ironie qui s'y substitua brièvement quand il porta le verre à sa bouche. L'alcool avait positivement un goût de merde, bien pire que celui du breuvage que l'on

distribuait généreusement, pendant la guerre, aux soldats pour leur donner du courage avant qu'ils aillent se faire hacher par la mitraille sudiste. Le liquide lui brûla littéralement la gorge, des larmes lui vinrent aux yeux. Il s'étrangla, hoqueta, conscient du spectacle peu glorieux qu'il offrait à l'autre. Mais il devait en passer par là pour inciter l'obèse à parler.

-L'est fort, hein ? Il avait un air triomphant, comme s'il l'avait lui-même fabriqué, ce qui était d'ailleurs peut-être le cas.

-Oui... Dites-moi, comment s'appelle cette ville ?

L'homme eut un rictus. Son ton était particulièrement traînant, son débit monocorde et son discours rendu plus incompréhensible encore par l'obligation qui lui était faite de serrer les lèvres pour ne pas laisser tomber son mégot. Chris dut faire un gros effort pour saisir ses explications.

-L'a pas de nom ! L'a pas eu le temps d'en avoir un ! Un enfant de pute a débarqué un jour en disant qu'y avait du cuivre dans le coin. A ce moment, y avait personne à cinquante miles à la ronde. J'sais pas comment y ont su, mais y sont tous rappiqués ? Y avait des tentes partout et les types de la diligence ont même ouvert une ligne. Mais, c'était un truc foireux. Le gus a rien trouvé et six mois après, y z'avaient tous foutu le camp. Y sont partis en Californie, où y avait des paquets d'or à se faire, qui disaient.

-Alors, vous êtes tout seul ici ?

-Nan, y a les deux putes à côté et un dingue qui farfouille j'sais quoi dans la montagne et qui rapplique de temps en temps.

- Ça doit pas être facile tous les jours...

Le gros parut réfléchir, s'empara du mégot éteint, l'examina avec circonspection et le recolla entre ses lèvres :

-Y a les types des deux ranchs qu'ont v'nus après la guerre. Et puis, on se débrouille, hein...

Il prit un air entendu et Chris se fit la réflexion qu'il était sans doute beaucoup moins inoffensif que pouvait le laisser croire sa silhouette de poussah avachi. Lui-même ne releva pas, estimant qu'il avait assez sacrifié aux politesses pour en venir sans plus tarder à ce qui l'intéressait vraiment :

-Dites, la ville à côté, Boots' City, ou je ne sais comment elle s'appelle, c'est encore loin ?

Il avait dit le premier nom qui lui passait par la tête et le type lui lança un long regard qu'il ne sut comment interpréter.

-Qué Boots City? Waggon' Hill, qu'elle s'appelle. A cause du chariot d'un convoi qui voulait passer la montagne et qu'a dégringolé la pente... A une p'tite journée de cheval.

-Wagon Hill, c'est ça. Je peux y être demain soir, alors ?

Le bistrotier opina de la tête. Chris sortit alors une pièce de un dollar de sa poche, dont il entreprit, comme sans y penser, de faire rebondir de manière rythmée la tranche sur le comptoir. La bouteille réapparut mais, d'un geste de la main, il refusa.

-Je suppose que vous voyez tous ceux qui passent par ici ?

Le bonhomme ne lui fit pas l'honneur d'une réponse, comme si sa question était parfaitement inepte.

-Bien sûr...Hier ou avant-hier, ma sœur et mon beau-frère ont dû passer ici. On doit se retrouver à Wagon Hill. Vous les avez sûrement vus.

-Nan...Ces derniers jours, j'ai juste vu un type pressé et pas causant.

Chris accompagna sa description de gestes :

-Un gars trapu, roux, avec une petite cicatrice près de la commissure droite de la bouche.

Hochement fatigué de la grosse tête.

-Eh bien, c'est lui, c'est mon beau-frère. Il ne vous a pas laissé un message pour moi ?

-Nan.

-Mais vous êtes sûr qu'il était seul ? Qu'il n'y avait pas une femme avec lui, élancée, distinguée ?

Le bistrotier prit un air agacé :

-J'vous ai pas dit qu'y avait pas de femme. J'ai dit que j'l'avais seulement vu lui.

Chris se sentit épuisé par toute cette comédie. Et puis, il était au-dessus de ses forces de demeurer plus longtemps dans les lieux. Il cessa de jouer avec la pièce et la laissa tomber sur le comptoir.

-Merci. Je crois que je vais essayer de m'avancer un peu avant la nuit.

Le gros homme ne fit pas le moindre geste pour lui rendre la monnaie. Le dollar disparut prestement dans la poche ventrale de son tablier. Chris porta deux doigts à son chapeau et sortit.

Malgré la chaleur suffocante, l'air du dehors lui apparut presque une bouffée de fraîcheur comparée à la fétidité du saloon. Il avait encore dans la gorge le goût écoeurant du supposé whisky et il se dirigea vers l'abreuvoir où il se rinça vigoureusement la bouche, avant d'avaler de longues gorgées d'eau. Puis, il se remit en route.

Le parcours allait devenir plus aisé, même si les circonstances ne le rendraient pas plus attrayant. La piste était bien dessinée et, au moins pour ce qu'il en voyait, resterait pendant un certain temps en terrain plat, avant, et ça redevenait l'inconnu, de s'enfoncer à nouveau dans la forêt.

Il tenta de concentrer son attention sur les évolutions d'un aigle un peu au-devant de lui. C'était un spectacle qui ne laissait jamais de le fasciner, cet indescriptible mélange de puissance maîtrisée, de souplesse et de grâce, la même grâce qui était celle de l'antilope bondissante ou du puma se détendant pour s'emparer de sa proie. Mais, ses efforts furent vains, la boule d'angoisse qui s'était à nouveau installée en lui au saloon, quand le bistrotier lui avait annoncé que Jeb était seul, refusant de le quitter. Ce ne pouvait pas être possible... Il se refusait même à prononcer mentalement le mot que suggérait inéluctablement cette absence.

A l'évidence, il y avait d'autres explications envisageables : Jeb avait sans doute laissée Mary, attachée, quelque part avant le village sans nom, de peur qu'elle n'ameute ses éventuels habitants et il avait, au retour, contourné très au large les baraques pour rejoindre la piste plus loin. Ou alors, il avait trouvé un moyen de la neutraliser, qui lui avait donné la certitude qu'il pourrait la perdre de vue sans risque durant les quelques instants où il se trouverait dans le saloon. De



toute façon, lui-même en venait maintenant à douter que sa femme soit encore capable de s'enfuir. Malgré son courage et sa détermination, comment pourrait-elle gérer les trois jours nécessaires à son retour au ranch, en territoire inconnu, hostile, et avec son kidnappeur aux trousses.

Il était environ dix-neuf heures lorsqu'il s'arrêta. La piste traversait alors une forêt de mélèzes et sur sa gauche une petite surface dégagée mais abritée lui parut un endroit approprié pour y passer la nuit.

Assommé par la chaleur, les reins meurtris, les yeux papillotants, il baignait dans une sorte d'état de confusion mentale, conséquences de plusieurs heures de rumination, durant lesquelles les idées les plus sombres, les constructions hasardeuses, les supputations douloureuses s'étaient entrecroisées dans son esprit, le conduisant de longs moments d'abattement et d'angoisse à de très brefs instants de répit où parvenait à se glisser d'infimes lueurs d'espoir. Il avait tenté de convoquer à son secours l'assurance, la résolution, la fermeté de décision de l'ex major Chris Peck, mais cela avait été en pure perte.

Il renonça à broser son cheval et se mit à la recherche de bois sec pour faire un feu. Il s'était un peu enfoncé sous les arbres lorsqu'il lui sembla apercevoir un scintillement verdâtre. Il s'avança et déboucha sur la berge d'un petit cours d'eau enchâssé dans la forêt, large d'une quarantaine de pieds et peu profond.

Enfin, une éclaircie dans cette sombre journée. Il en rêvait depuis deux jours ! Il repartit, trouva dans ses fontes un morceau de savon, se déshabilla et, nu, pénétra résolument dans l'eau. Elle était froide mais il entreprit de se frotter vigoureusement. Débarrassé de trois jours de sueur et de crasse, il se sentit aussitôt mieux physiquement, même s'il regretta de ne pouvoir laver ses vêtements. Il revint ensuite chercher son cheval pour qu'il puisse boire.

Si l'allumage du feu ne lui posa pas de problème, la dispersion de ses pensées faillit lui coûter les haricots blancs qu'il avait mis à cuire et qu'il retira in extremis du foyer lorsqu'une légère odeur de brûlé l'alerta. Il les mâchonna sans plaisir mais avala plusieurs gobelets de café. Puis, il alla laver sa vaisselle à la rivière, rechargea le feu et s'accoua à sa selle. Il fixa longtemps la danse des flammes et s'efforça de suivre les pérégrinations d'un écureuil rouge le long d'un tronc. Il craignait la nuit à venir et était lucide sur le fait qu'il retardait le plus possible le moment de s'allonger.

Son sommeil fut heurté. Au début, il essaya de définir une stratégie pour la journée à venir. Il était intimement convaincu que Jeb l'attendait à Wagon' Hill et que c'est dans cette ville que les choses trouveraient leur dénouement. Jusqu'à présent, il n'avait pensé qu'à la mort de celui-ci. Il prit soudain conscience que le bon droit qu'il estimait être le sien ne le protégerait pas forcément et que ce pourrait bien être lui, le mort. Jeb tirait vite et juste. Mais, même si lui avait aussi la réputation d'être un bon tireur, chaque duel comportait sa large part d'aléa. Il sentit un instant sa détermination vaciller -à quoi bon?- mais se ressaisit aussitôt. Il oubliait un peu vite Mary aux mains de ce salaud. S'il mourrait, qu'advierait-il d'elle? L'ancien sergent la contraindrait-il à le suivre et à vivre avec lui, malgré son dégoût, sa haine et le cadavre de son mari entre eux ? Il buttait toutefois sur ces questions et sur bien d'autres.

Il se réveilla à plusieurs reprises au cours de la nuit. A chaque fois, les mêmes pensées l'assaillirent mais s'effilochèrent aussitôt dans le brouillard de son esprit somnolent, sans qu'il puisse mener à son terme un raisonnement cohérent. C'est au matin seulement, alors que les premières lueurs de l'aube apparaissaient, qu'il put esquisser un semblant de *modus operandi*. Evidemment, il y avait encore des incertitudes qui en compliquaient la mise au point définitive : quelle distance lui restait-il encore à parcourir pour atteindre Wagon'Hill ? Quelle seraient la taille et la configuration de la ville ? En regard, une seule conviction, intangible : Jeb l'attendait bien là-bas.

La chaleur lui parût moins accablante que les jours précédents, d'autant que de longs tronçons de la piste étaient situés en forêt. Son cheval, qu'il avait à nouveau conduit à la rivière après l'avoir étrillé, manifesta rapidement des velléités de prendre le trot. Mais, malgré sa propre fièvre, il le contraignit à rester au pas. Il devait arriver à Wagon' Hill dans la soirée seulement.

Il prit conscience de la nouvelle tension qui l'habitait, liée, il le savait, à la perspective de l'inéluctable affrontement à venir. Ce n'était pas de la peur, mais un mélange d'impatience, d'appréhension et de détermination qu'il avait bien connu durant la guerre. Mais, il y avait un problème : il n'était plus en temps de guerre. La seule finalité de la guerre est de la gagner et un des moyens pour y parvenir est d'abattre le maximum d'adversaires. Les scrupules moraux qui peuvent éventuellement subsister sont neutralisés par la légitimité de la destruction de l'ennemi. Mais, quoi qu'il puisse lui reprocher, Jeb était-il un ennemi ? Pouvait-il tuer Jeb, uniquement parce qu'il l'avait décidé, ce Jeb qui,

pendant ces dix dernières années avait presque fait partie de lui-même. Peut-on tuer ainsi son passé au seul nom de la vengeance ? Et si ce passé lui sautait au visage au moment de tirer ? S'il retenait son bras ou le conduisait à hésiter pendant ces quelques dixièmes de seconde qui pouvaient faire la différence.

Il avait trop chaud, il avait le dos trop douloureux, trop d'idées se bousculaient pour qu'il ait l'esprit clair. Le gros cabaretier n'avait pas la moindre notion des distances : le chemin n'en finissait pas, qui accroissait sa fatigue et son malaise. Et même s'il abattait Jeb, ses relations avec Mary seraient-elles affectées ? Comment la jeune femme se sortirait-elle de cette épouvantable épreuve ? Et lui, quelle serait son attitude à son égard ? Y aurait-il désormais de sa part une secrète réticence du fait de ce qu'elle avait vécu ou qu'il imaginerait qu'elle avait vécu ? Ces événements empêcheraient-ils leur vie de continuer comme avant ? Il s'en voulut de seulement imaginer qu'ils pourraient le conduire à entamer la force du lien qui avait été, jusqu'à présent, le leur.

Le bruit d'une galopade sur sa droite le tira de ses réflexions. Entre les troncs déboucha une masse sombre, dans laquelle il eut le temps de reconnaître un daim. Un peu plus tard, alors que la forêt avait laissé place à un espace découvert, constellé de pierraille et de rochers, un coyote traversa la piste loin devant lui. Il désespérait d'atteindre la ville quand il entendit le son caractéristique des roues d'un véhicule, qu'il découvrit passé une courbe de la piste. C'était un chariot découvert, tiré par deux chevaux, dont le contenu était dissimulé sous une bâche. A l'avant, deux hommes jeunes et moustachus, sans doute des cow-boys d'un ranch proche qui avaient été s'approvisionner à Wagon Hill. Il les salua et le conducteur fit stopper les chevaux d'un commandement rauque.

-Bonjour. Est-ce que je suis encore loin de la ville ?

Les occupants du chariot se regardèrent mais n'échangèrent pas une parole. Ce fut le passager qui finalement répondit :

-Dans vingt minutes, vous y entrerez.

-C'est une ville importante ? Y a-t-il un hôtel ?

Le même homme reprit la parole :

-J'sais pas ce que vous voulez dire par ville importante. Mais, pour sûr, y a un saloon pour boire, un general store pour acheter à bouffer et des putes pour baiser.

Ils partirent, de concert, d'un rire gras, avant que le type poursuive :

-Et y a un hôtel. Faut pas être trop difficile, mais ça vaut toujours mieux que de roupiller à la belle étoile, pas vrai ?

-Sûr. Eh bien, merci, je vais aller voir ça.

Il porta deux doigts à son chapeau, son interlocuteur fit de même et le chariot s'ébranla.

Effectivement, une vingtaine de minutes après, il tomba nez à nez avec une pancarte chancelante, grossièrement confectionnée, les lettres de Wagon' Hill creusées au couteau dans le bois, puis brûlées. Au premier abord, la ville ne semblait pas beaucoup plus grande ni plus attirante que le village sans nom, mais un semblant de rue centrale commençait à s'ordonner de part et d'autre de l'emprise de la piste. Elle était coincée dans un fond de vallée, bornée de toutes parts par la forêt qui, au moins à sa droite, s'élevait en une longue pente douce. D'où il était, il distinguait une construction à deux étages qui devait être l'hôtel-saloon et, en avant, le general store, dont la véranda était encombrée de tonneaux et de gros sacs.

Immédiatement après la pancarte, également à droite, un bâtiment ouvert abritait l'écurie. Il se pencha. Le gardien, si gardien il devait y avoir, était invisible, mais trois chevaux stationnaient devant le râtelier qui courrait sur toute la longueur de la paroi du fond. Il eut un soudain tressaillement : le grand cheval bai et la jument pie étaient là.

Son front se couvrit de sueur mais il décida que, contrairement à ce qu'il avait projeté, il n'allait pas se dissimuler et entrer dans la ville par un chemin détourné. Il n'était pas un trouillard, mais un ancien officier de l'armée des Etats-Unis, qui avait fait preuve d'un courage reconnu sur les champs de bataille et il allait chevaucher tête haute, renonçant à toute idée de rechercher un hypothétique effet de surprise. Il ne savait pas si on l'épiait derrière les fenêtres, mais, dans la rue, il n'y avait pas âme qui vive.

L'hôtel-saloon et le general store devaient avoir été édifiés assez récemment. Les rondins avaient été remplacés par des planches, déjà d'une couleur grisâtre prononcée. Chris, sans hésiter, s'arrêta devant le saloon, attacha son cheval à la rambarde et poussa d'un geste décidé le portillon d'entrée.

La salle était plus engageante que celle du village sans nom et l'air y était également plus supportable. La fumée n'avait pas encore eu le temps de noircir complètement les murs et le plafond, le sol était fait de planches grossièrement équarries et il y avait des tables et des chaises menuisées. Contre le mur du fond, un escalier qui, du moins Chris le supposa, conduisait aux chambres. Dans un coin, un seul client, un vieillard, fixait d'un regard hébété son verre vide.

Derrière le comptoir, un type d'une quarantaine d'années, au visage avenant, qui compensait une calvitie envahissante par une moustache particulièrement fournie, essuyait des verres. Il répondit au salut de Chris avec un sourire et, comme cela semblait être la coutume dans ces contrées, lui servit d'autorité un petit verre de whisky. Chris n'en avait pas vraiment envie mais il estima qu'il était plus diplomatique d'accepter.

Il but, s'éclaircit la voix et posa pour la troisième fois sa question. L'homme ne parut pas surpris par l'interrogation et répondit de bonne grâce :

-Oui, ils ont pris une chambre il y a deux jours. Ce sont des amis à vous ?

-Je les connais bien, oui ! Et, ils sont dans leur chambre actuellement ?

-Oui. Où y pourraient aller, ici ?

Chris sortit un dollar :

-J'aimerais que vous me rendiez un service. Que vous alliez dire au monsieur roux que je l'attends.

Il sentit très clairement un début de méfiance s'installer chez son interlocuteur.

-Comment ça, vous l'attendez ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Son visage devint tout à coup bien moins amène ;

-Attendez. Vous voulez vous battre avec lui, c'est ça hein, vous voulez le tuer. Et vous voulez le faire dans le saloon.

Chris sortit un second dollar, qu'il posa à côté du premier.

-Je veux seulement le rencontrer. Et rassurez-vous, je veux le rencontrer dehors, d'accord !

Le barman regarda fixement les pièces. Il était clair qu'il se trouvait face à un sérieux dilemme : empocher les deux dollars au risque d'être impliqué dans une affaire peu claire et qui avait toutes les chances de mal tourner ou y renoncer alors que, à l'évidence, l'arrivant parviendrait tôt ou tard, au besoin sans lui, à rencontrer le rouquin. La cupidité l'emporta, tandis qu'il se persuadait sans doute que ce qui se passerait à l'extérieur ne le regarderait de toute façon plus.

-Ok, je vais le prévenir. Mais pas dans le saloon, hein - sa voix devenait suppliante- vous me promettez ? Et pis, comment c'est votre nom, faut que je lui dise.

-C'est inutile. Il saura très bien qui je suis et je vous assure qu'il descendra.

L'homme s'avança vers l'escalier après avoir ramassé les dollars et Chris sortit pour aller se placer au milieu de la rue, à une quarantaine de pieds de l'entrée du salon. Le soleil avait atteint la cime des arbres derrière lui et il ne pourrait donc bénéficier de l'avantage que Jeb ait le soleil dans les yeux.

L'air était encore chaud mais il savait que ce n'était pas pour cette raison qu'il transpirait et qu'il avait les mains moites. Il les frotta nerveusement contre les jambes de son pantalon, vérifia une nouvelle fois le coulissement de son Colt Army dans le holster et fit tourner le barillet. Il avait vaguement conscience du caractère un peu théâtral de son attitude mais les dés étaient jetés.

Une vague impression de malaise trottait cependant dans son esprit, qu'il n'eut toutefois pas le temps d'analyser, car Jeb venait d'apparaître à l'entrée du saloon. Avec une nonchalance exagérée, qui contrastait avec sa nervosité habituelle, il vint se placer en face de lui. Il était en chemise, les manches relevées sur les avant-bras, son éternel pantalon de l'armée retenu par des bretelles, le holster contenant son arme pendant, comme à l'accoutumé, sur sa hanche gauche. Précisément, l'attitude tranquille d'un type en paix avec sa conscience. Exactement comme s'il ne s'était rien passé... Et Mary, où avait-il laissé Mary... ?

-Major.

-Jeb.

Jeb l'avait appelé « major », et non comme toujours Chris, comme s'il voulait immédiatement marquer la distance qui désormais les séparait.

-Je ne pensais pas que vous nous retrouveriez si vite. Félicitations. Mais, à mon avis, vous auriez dû rester chez vous, ça aurait été mieux pour tout le monde.

Cette assurance, ce ton posé en même temps que sentencieux eurent le don d'agacer profondément Chris.

-Où est Mary ?

Il s'en voulut d'avoir haussé la voix pour poser la question.

-J'allais vous l'expliquer, major.

-Où est-elle ?

-Si vous ne me laissez pas parler, vous ne le saurez pas. Vous risquez même de mourir avant de le savoir, car je vais vous tuer, major, vous ne pouvez l'ignorer. Sauf, bien sûr, si vous vous décidez à ficher le camp. Mais, j'ai bien peur que non, hélas...

L'outrecuidance de ce type, son arrogance emplirent Chris d'un irrépressible sentiment de rage, mais aussi de confusion. Et celle-ci était telle qu'il se trouva dans l'incapacité de formuler une réplique cohérente et adaptée, d'autant moins que la porte du saloon s'ouvrit pour laisser apparaître une Mary affolée. Elle s'arrêta sur la première marche de l'escalier, regarda tour à tour les deux hommes, l'air totalement égaré, comme incrédule devant cet inquiétant face à face. Elle portait sa longue jupe en daim vert foncé, un corsage blanc et ses cheveux noirs, Chris en fut saisi car il ne l'avait jamais vu ainsi dans la journée, d'habitude coiffés en un chignon compliqué, étaient dénoués et flottaient sur ses épaules.

-Mary !

Il allait s'élancer vers elle mais, pour il ne savait quelle raison, se retint. La jeune femme descendit l'escalier mais ne se dirigea pas vers lui. Elle s'arrêta, ses

mains jointes douloureusement crispées et, lorsqu'elle parla, son ton était suppliant :

-Je vous en prie, vous ne devez pas vous battre pour moi... Je vous en prie... Chris, il n'y est pour rien, je te le jure. C'est moi, c'est de ma faute... J'étais si seule...Est-ce que tu peux le comprendre ?

Le coup lui fit plus mal que si une balle l'avait frappé, auquel succéda une totale incrédulité. Mary, Mary... Ce n'était tout simplement pas possible ! Cette femme qu'il aimait tellement, qui était tout pour lui, cette femme dont il était si fier lui préférait ce bouseux frustré et à demi illettré. Mais pourquoi ?

Comme si ce n'était pas suffisant, Jeb prit le relais :

-Eh oui, major, c'est dur à avaler que sa femme s'entiche d'un type comme moi, hein ! Un type que, j'en suis sûr, vous avez toujours, au fond de vous-même, méprisé... Pas bien né, mal éduqué, grossier... pas de votre monde quoi !

Cette espèce de fils de pute se vantait de la pire manière de sa bonne fortune. Mais Mary, qu'as-tu bien pu lui trouver ? Tu étais vraiment si malheureuse ? Surtout, Chris avait perçu derrière ce ton ironique et triomphant un sentiment sur lequel il ne pouvait se méprendre : Jeb, en réalité le haïssait, le haïssait vraiment. Mais, depuis quand, pourquoi exactement ?

Les injures ne parvinrent pas à sortir de sa bouche, d'autant que Mary faisait un pas dans sa direction.

-Chris, je t'en supplie, laisse-le partir, je reviendrai avec toi, je te le jure... Je ferai tout ce que tu voudras, mais laisse-le...

Cette fois, elle s'avança résolument vers lui, sans doute pour donner plus de force à sa supplique. Tout le restant de sa vie, il jurerait qu'il n'avait pas voulu la repousser avec cette violence qui la fit tomber sur le sol poussiéreux. Elle chuta lourdement, puis tenta de se relever en s'aidant de sa main droite. La force sembla toutefois lui manquer et elle resta là, à demi allongée sur le côté, leur offrant un regard plus étonné que meurtri.

Jeb, d'habitude si taiseux, reprit d'une voix où cette fois la haine l'emportait sur l'ironie :



-Eh oui, c'est comme ça que vous traitez votre femme, major. Vous avez perdu vos belles manières tout à coup, vous toujours si courtois, si distingué, si bon chrétien. Mais, en réalité, vos chevaux, vos vaches, vos récoltes, vos copains colonels comptent pour vous infiniment plus que votre propre femme, pas vrai ? A elle, vous demandez seulement d'être belle, de jouer à la parfaite maîtresse de maison, pour que vos amis de la haute vous envie. Elle vous flatte, pas vrai, major ?

-Tais-toi, Jeb, tu sais bien que c'est faux. Chris a toujours été...

-Non, Mary, c'est la vérité. De toute façon, il ne nous laissera jamais en paix, lui et son foutu orgueil. Imaginer sa femme avec un autre... Plutôt la tuer, oui... Et, c'est pour ça que c'est ici que ça doit se régler, une fois pour toutes.

Mary parvint alors à se remettre sur les genoux, puis sur ses jambes. Elle épousseta machinalement sa jupe mais ne prononça pas une parole, comme si elle avait admis au fond d'elle-même que c'était effectivement ainsi que les choses devaient finir. Le barman était sorti et, avec lui, deux autres personnes observaient les choses en silence, au pied de l'escalier.

Les coups de feu se confondirent. Chris n'avait qu'une vague conscience d'avoir tiré et il s'étonna de ne pas sentir le moindre impact d'une balle dans son corps. En face de lui, Jeb affichait un regard étonné. Il vacilla, resta une fraction de seconde comme en équilibre puis s'affala en avant sur le sol, la tête tournée de son côté.

Dans le silence revenu, Mary poussa un cri déchirant et se précipita vers le corps à terre, qu'au prix d'un énorme effort, elle retourna. En sanglots, elle lui caressa frénétiquement le visage, pendant que les trois spectateurs s'approchaient ;

-Jeb, non ! Je t'en prie, parle-moi, je t'en supplie...

Chris, les yeux dans le vague, regardait la scène sans qu'elle parvienne vraiment à s'imprimer dans son esprit. Machinalement, il rangea son revolver dans le holster et, d'un pas lourd et les épaules voutées, fit demi-tour vers son cheval. Il le détacha et dut s'y reprendre à trois fois pour s'installer sur la selle. Il éperonna doucement l'animal et le remit sur le chemin du ranch. Il ne se retourna pas.

